

# LES AUDACES LEXICALES DE PETRUS MARTYR D'ANGHIERA DANS LA PREMIÈRE DÉCADE DU *DE ORBE NOVO*

BRIGITTE GAUVIN

Lorsque Pietro Martire d'Anghiera<sup>1</sup>, lettré italien établi depuis peu à la cour d'Espagne, entreprit en 1492 de se faire le chroniqueur de la découverte du Nouveau Monde et d'envoyer régulièrement aux plus hauts dignitaires italiens des informations sur les progrès de la conquête, il décida tout naturellement d'écrire en latin. Cependant, ce choix allait poser à l'auteur du *De Orbe Nouo*<sup>2</sup> des problèmes inattendus, notamment en ce qui concerne le

<sup>1</sup> Pietro Martire d'Anghiera (1457?-1526) est né à Arona, en Italie. Il fit ses études à Milan puis à Rome où il devint membre de plusieurs académies et acquit une réputation de grand lettré. Mais troublé par les guerres intestines qui déchiraient l'Italie et n'obtenant pas la reconnaissance à laquelle il aspirait il accepta de suivre en Espagne le comte de Tendilla, cousin d'Isabelle et Ferdinand, souverains espagnols. Il se fit apprécier, assista à leurs côtés à la chute de Grenade puis obtint le statut de contino, gentilhomme de la Chambre, et un poste de chapelain qui lui donnait la responsabilité de l'éducation des jeunes nobles de la cour. En 1501 il fut chargé d'une ambassade en Egypte qu'il rapporte dans une oeuvre intitulée *Legatio Babylonica*. Pendant ce temps il ne cessait pas de travailler à deux ouvrages épistolaires l'*Opus Babylonica*. Pendant ce temps il ne cessait pas de travailler à deux ouvrages épistolaires, l'*Opus Epistularum*, consacré aux événements d'Espagne, et le *De Orbe Nouo*, traitant de la conquête du Nouveau Monde. Après la mort de Ferdinand, Martyr sut rester proche du pouvoir. A la fin de son existence il exerça des fonctions importantes au Conseil des Indes Occidentales et Charles Quint lui accorda le titre d'abbé de la Jamaïque. Cf. MARIÉJOL, H., *Pierre Martyr d'Anghiera, sa vie et ses oeuvres*, Paris, Hachette, 1887; OLMEDILLAS, M. N., *Pedro Mártir de Anglería y la mentalidad exoticista*, Madrid, 1974; PÉREZ-EMBIID, F., *Pedro Mártir de Anglería, historiador del descubrimiento de America*, in *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 32, Séville, 1975, pp. 205-215; *Actes du colloque Pietro Martire d'Anghiera nella storia e nella cultura*, Gênes, 1980; RAMOS, D., *Variaciones ideológicas en torno al descubrimiento de América: Pedro Mártir de Anglería y su mentalidad*, Valladolid, 1982.

<sup>2</sup> Pietro Martire, présent à la cour d'Espagne lors du départ et du retour de Colomb, semble avoir presque immédiatement deviné l'importance de la découverte, refusant notamment d'emblée, au vu des hommes, des plantes et des objets rapportés, l'idée qu'ils venaient des Indes. Dès lors, devenu pour l'occasion Petrus Martyr, il commença la rédaction du *De Orbe Nouo*, ensemble de lettres de longueur irrégulière, regroupées en huit décades, dont le but était d'informer les plus hauts personnages d'Italie, notamment le Pape ou ses proches,

lexique. En effect, par sa situation, Petrus Martyr se trouvait partagé entre plusieurs langues: s'il se devait de rédiger en latin, il écrivait à des Italiens mais retirait l'essentiel de ses informations de récits, oraux ou écrits, en castillan; de plus le sujet même de ses lettres offrait lui aussi plusieurs difficultés inhérentes au lexique: tout d'abord le chroniqueur ne pouvait éviter l'emploi de termes techniques usuels et récents, espagnols ou italiens, par exemple dans le domaine de la navigation; ensuite il se trouvait confronté à des termes espagnols spécifiques comme les grades et les titres; enfin le plus grand problème venait de la confrontation avec un idiome totalement nouveau, le langage des Taïnos, et avec des noms qui n'avaient absolument aucun équivalent sur le continent européen puisque les choses qu'ils désignaient n'y existaient pas. Pour exprimer tout ceci, Petrus Martyr n'avait à sa disposition qu'un seul outil, le latin cicéronien, référence absolue de l'humanisme naissant. Et dès la première lettre, il découvrit le problème qu'il allait devoir résoudre: le vocabulaire du latin cicéronien n'était pas parfaitement adapté à son sujet.

Restait à trouver des réponses, mais il lui fallait d'abord cerner clairement son objectif: il pouvait soit privilégier la pureté de la langue, et soigner sa réputation de lettré, soit favoriser la clarté et l'aisance de lecture, et tout miser alors sur une carrière d'historien. C'est cette dernière solution qu'il choisit, sans doute parce qu'il avait pressenti l'importance de la découverte dont il s'était fait le rapporteur et même le parrain, puisque c'est lui qui baptisa les terres nouvelles du nom de Nouveau Monde. Les réponses qu'il apporta sont diverses selon les domaines concernés, mais quelles qu'elles soient, Martyr voulut avant tout être le plus clair et le plus exact possible,

des découvertes qui avaient lieu de l'autre côte de l'Atlantique. La rédaction du *De Orbe Nouo* fut d'abord un peu chaotique, comme si le chroniqueur attendait une confirmation de son intuition, et seize ans s'écoulèrent entre la première et la dixième lettre de la première décade, adressées à deux destinataires différents. Mais par la suite le rythme se régularisa, le choix des destinataires également puisque le pape Léon X, par exemple, se vit adresser les seconde, troisième et quatrième décades entre 1514 et 1520. Si l'on excepte le nonce Ruffo, proche de Clément VII, les autres destinataires furent également des papes, Adrien VI, Francesco II Maria Sforza, Clément VII. Le *De Orbe Nouo* rapporte les événements qui se sont déroulés au Nouveau Monde entre 1492 et 1526 mais regorge aussi de descriptions des pays et des moeurs des habitants. Pour une édition complète du *De Orbe Nouo*, on peut se reporter à l'édition de 1530 d'Alcala, rééditée chez Graz par procédé photomécanique en 1966. Pour une édition partielle, signalons qu'il existe à la Bibliothèque Nationale un exemplaire de l'édition d'Alcala de 1516, corrigée par Antonio de Nebrija et comportant les trois premières décades; par ailleurs doit paraître aux éditions des Belles Lettres une édition de la première décade que j'ai préparée, accompagnée d'une traduction et d'un commentaire. Pour une traduction complète en français on peut se référer au travail de GAFFAREL, P., *De Orbe Nouo, les huit décades*, Paris, 1907. Il existe également des traductions complètes récentes en allemand et en espagnol, dont les références sont respectivement *Décadas del Nuevo Mondo*, introduction de R. Alba, Madrid, Polifemo, 1989 et *De Orbe Nouo*, traduction allemande et notes de H. Klingelhöfer, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972.

sans trahir l'esprit de la découverte. D'emblée il préféra voir son oeuvre appréciée pour la valeur et l'originalité de son contenu plutôt que pour sa perfection formelle.

Ce choix et les hésitations qui l'accompagnèrent sont clairement perceptibles dans les deux premières lettres de la première décade, dans lesquelles on retrouve les étapes de la réflexion de Petrus Martyr. Au début, il essaie d'utiliser le lexique du latin classique; puis devant l'inadéquation des termes dont il dispose, il a recours à une solution intermédiaire: les périphrases; enfin, constatant la lourdeur et le manque de clarté de ce procédé, il se résout à latiniser tous les termes étrangers dont il a besoin au cours de son récit et à mêler au lexique de Cicéron des termes barbares d'origines diverses. Un exemple suffira pour l'instant à éclairer ce procédé: on trouve ainsi une seule fois le terme *atrium*<sup>3</sup> pour désigner le carbet, sorte de grande case commune où se réunissent les Taïnos; mais Petrus Martyr, sentant sans doute le caractère anachronique de ce terme, lui substitua ultérieurement la périphrase *alta domus*<sup>4</sup>, puis se décida finalement à employer le terme taïno *boa*<sup>5</sup>. Précisons déjà que les recours à des termes étrangers sont de trois types principaux: il arrive souvent que l'auteur nous donne la traduction taïno d'un terme latin, parfois qu'il l'accompagne en outre du terme espagnol, parfois enfin qu'il donne d'un mot latin l'équivalent en espagnol et en italien.

En lisant le *De Orbe Nouo*, on s'aperçoit que le mélange des langues se limite à un certain nombre de domaines, qui d'ailleurs possèdent des degrés de métissage différents: la marine, la botanique et la zoologie, et la hiérarchie sociale, en particulier taïno. La marine, domaine qui apparaît dès le premier chapitre est un de ceux qui illustre le mieux la démarche linguistique de Martyr comme le montrent d'une part l'étude de trois termes appelés à servir couramment, *caravela*, *canoa* et *almirantus*, et de l'autre celle de quelques équivalences à des termes latins données en espagnol et italien. La caravelle était au XVIème le navire d'exploration le plus utilisé; Colomb n'eut presque recours qu'à ce type de bateau. Or le terme n'existant pas en latin, Martyr se servit d'abord d'une lourde périphrase, *duo mercatoria leuia (nauigia) sine caueis*<sup>6</sup> avant d'employer seul le néologisme *carauela*<sup>7</sup>, très fréquemment utilisé par la suite. La même évolution se retrouve à propos du navire des insulaires, le canoë: après avoir utilisé le vocable *monoxylus*<sup>8</sup>

<sup>3</sup> II,3: Toutes les références, sauf mention contraire, concernent la première décade; l'indication en chiffre romains renvoie au numéro du chapitre, celle en chiffre arabes aux paragraphes de mon édition.

<sup>4</sup> II,25.

<sup>5</sup> II,3,27.

<sup>6</sup> I,3.

<sup>7</sup> I,3,21; IV,12; VI,2...

<sup>8</sup> I,11.

puis la périphrase *linthribus uniligneis*<sup>9</sup>, Martyr adopte définitivement dès le second chapitre le néologisme *canoa*<sup>10</sup>, reprise exacte du mot taïno. Enfin le titre de Grand Amiral de la Mer Océane attribué à Colomb au retour de son premier voyage fut aussi la cause de quelques hésitations: essayant de recourir aux grades latins, Martyr utilisa d'abord *praefectus marinus*<sup>11</sup>; mais bien qu'il ne le précise pas explicitement, le mot *praefectus* semble également servir à traduire le titre de vice-roi que Colomb reçut au même moment. Enfin c'est également par le terme *praefectus* que Martyr traduisit d'abord le titre attribué au frère de Colomb, Bartolomé, gouverneur d'Hispaniola (Haïti), à ceci près qu'il adjoignait à ce titre la précision *Hispaniolae*<sup>12</sup>. Au fil même de ses explications, à la fin du premier chapitre, Martyr comprend que la confusion est inévitable; et il décide alors d'employer les titres espagnols en les latinisant: ainsi Christophe Colomb dans le *De Orbe Nouo* est-il désigné soit par le mot *praefectus*<sup>13</sup>, soit par le terme *almirantus*<sup>14</sup>, (de l'espagnol *almirante*), sans qu'on puisse trouver vraiment une cohérence dans l'emploi des ces deux termes tandis que son frère se voit attribuer de manière systématique et exclusive le titre d'*adelantatus*<sup>15</sup>, (de l'espagnol *adelantado*). Il semble intéressant de citer le passage dans lequel Petrus Martyr justifie le choix de ces deux appellations: *Almirantum igitur et Adelantatum ac nauigiorum praesentia nomina, cetera etiam huiuscemodi data opera, suis aliquando uulgaribus appellabo nominibus, quo apertius intelligar*<sup>16</sup>. A côté de ces trois termes Martyr utilise aussi les équivalences avec l'espagnol et l'italien pour des termes strictement techniques: il précise ainsi que l'étoile polaire (*polaris stella*) n'est autre que la *Tramontana*<sup>17</sup> des marins espagnols, que le vent qu'il nomme aquilon (*aquilo*) est pour les Espagnols le *Nordestum* (*Nordeste*) et pour les Italiens le *Graecum*<sup>18</sup>, que l'Africus latin n'est autre que le *Sduestum* (*Sudeste*)<sup>19</sup>, espagnol et que les vers (*uermes*) qui s'attaquent aux coques des navires sont appelés *bissas* par les Vénitiens tandis que les Espagnols les nomment *bromas*<sup>20</sup>. Le domaine de la marine étant fortement attaché à l'Europe, et les exemples relevés figurant aux premiers chapitres, les scrupules de Petrus Martyr sont facilement

<sup>9</sup> II,7.

<sup>10</sup> II,10,17; VI,7; VIII,13...

<sup>11</sup> I,20,21; II,1,18,28; III,2...

<sup>12</sup> I,20.

<sup>13</sup> I,20,21; II,3,7,8,10...

<sup>14</sup> I,20; III,19; troisième décade, IV,10,18...

<sup>15</sup> I,20; IV,12; V,1,4,5...

<sup>16</sup> I,20.

<sup>17</sup> VI,15.

<sup>18</sup> IX,9.

<sup>19</sup> IX,2.

<sup>20</sup> troisième décade, IV,18,20.

compréhensibles; mais on distingue déjà clairement son souci d'être exact et surtout facile à comprendre pour son lecteur. Ces hésitations cependant disparaissent dès qu'il entre dans le vif du sujet, la description du Nouveau Monde.

En effet dès que Petrus Martyr aborde la botanique et la zoologie des terres nouvellement découvertes, l'intégration de termes étrangers s'accélère et augmente en proportion. S'il s'agit de parler d'espèces ou de plantes plus ou moins proches de celles qu'on connaissait en Europe à cette époque, le chroniqueur essaie d'utiliser, même approximativement, des termes déjà existants, parfois accompagnés de précisions. Le plus présent dans la première décade du *De Orbe Nouo* est certainement celui qui désigne une sorte de coton et que Martyr a trouvé dans l'oeuvre de Pline l'Ancien: le gossypin, en latin *gossypinus* ou *gossypion*, qui devient aussi chez Martyr *gossypius* ou *gossampius*<sup>21</sup>. Mais conscient que ce mot peut ne pas être connu d'un lecteur du XVIème, il rappelle au début de l'oeuvre que ce terme est l'équivalent de l'*algodonum* (*algodon*) espagnol et du *bombycinum* italien<sup>22</sup>. Toutefois, de très nombreuses espèces étant totalement nouvelles, il était plus facile d'utiliser les noms que leur avaient attribués les insulaires, en leur accolant une terminaison latine, que de recourir à une autre solution. C'est ainsi que dans tout le *De Orbe Nouo* Martyr parlera du *iucca*, manioc<sup>23</sup>, des *cazabi*, cassaves, galettes de manioc<sup>24</sup>, des *ages*, ignames<sup>25</sup>, du *maizium*, maïs<sup>26</sup>, des *batatas*, patates douces<sup>27</sup>, de l'*hibuero*, ananas<sup>28</sup>, ou de la *chohobba*<sup>29</sup>, sorte de plante hallucinogène utilisée par les sorciers pour entrer en contact avec les esprits. De même il mentionne souvent les *utias*, lapins insulaires dont il accompagne toujours le nom d'une périphrase explicative<sup>30</sup>, les *iuannas*, iguanes<sup>31</sup>, mets particulièrement recherché et même une fois le *guacaino* (rémora); mais à propos de ce poisson il donne en plus la traduction latine du nom que lui ont attribué les Espagnols, *reuersus*<sup>32</sup>. Pour décliner les noms, Martyr utilise le modèle de substantif latin le plus proche du terme indigène, mais il arrive qu'il n'y ait pas une cohérence parfaite et qu'un même nom soit décliné, à quelques chapitres d'écart, suivant deux

21 II,3,4,19; III,12,22; IV,7,8...

22 II,3.

23 I,14; III,30; troisième décade, IV,5...

24 VII,9; IX,18.

25 I,14; III,30; troisième décade, IV,5...

26 I,14; III,30; troisième décade, IV,5...

27 troisième décade, IV,5.

28 troisième décade, IV,17.

29 IX,22.

30 V,1,14; VII,10...

31 V,14.

32 III,20.

modèles différents. Concernant la faune et la flore, Martyr n'utilise que rarement les termes italiens ou espagnols. On peut cependant noter deux exceptions intéressantes: les tarets, vers marins dont nous avons déjà fait mention, et le bois tinctorial qui constitue l'une des principales richesses des terres nouvellement découvertes. A chaque fois qu'il en parle, Martyr utilise le mot latin *coccineas* accompagné des traductions italienne et espagnole latinisées, respectivement *verzinum* et *brasilum* (de *brasil*), sans doute afin de bien attirer l'attention des lecteurs sur la valeur des terres nouvelles<sup>33</sup>!

Enfin, le troisième domaine où le vocabulaire étranger est couramment employé est celui de la hiérarchie sociale. On a déjà vu que Martyr avait choisi pour les titres espagnols la solution de la latinisation avec les termes *almirantus* et *adelantatus*. Ce phénomène est encore plus évident lorsque Martyr décrit la société taïno. Il emploie d'emblée et de façon courante les mots taïnos latinisés *boitius*, béhique, médecin et sorcier<sup>34</sup>, *taino*, terme signifiant «homme noble» et désignant les habitants des Grandes Antilles<sup>35</sup>, *Cani-bales* ou *Caribes*, Caraïbes, habitants anthropophages des Petites Antilles<sup>36</sup>, *Zemes*, esprits et divinités<sup>37</sup>, et parfois *cacicus*<sup>38</sup>, chef, cacique, auquel il préfère dans les premiers chapitres les mots *rex* ou *regulus*.

Ces trois domaines sont les seuls dans lesquels des mots étrangers sont latinisés et intégrés dans le récit. On doit cependant ajouter que le goût de Petrus Martyr pour les langues et sa curiosité pour les civilisations étrangères le poussent parfois à indiquer en passant à ses lecteurs des termes indigènes pour le seul plaisir et sans doute pour conférer au récit plus d'authenticité encore, de même qu'il accompagnait ses missives d'échantillons à regarder, à humer ou à goûter ou qu'il insère dans son récit des légendes, des rituels de sorcellerie ou des recettes de cuisine. Dans ce cas, il ne réemploie pas ces termes dans le récit par le biais de la latinisation. C'est ainsi qu'il écrit que les insulaires nomment le ciel *turei*<sup>39</sup>, les insulaires travaillant pour les Espagnols *anabones*<sup>40</sup>, les lépreux *caracaracoles*<sup>41</sup>, les ouragans *furacanes*<sup>42</sup>, les épées de bois *machanas*<sup>43</sup>, les colliers d'or *guanés* ou *guanines*<sup>44</sup>, les perles

<sup>33</sup> IV,7; V,3,4; IX,9.

<sup>34</sup> IX,21,22.

<sup>35</sup> I,19; II,25.

<sup>36</sup> I,12; II,2,3,5,7...

<sup>37</sup> IX,15,21,22,23...

<sup>38</sup> II,25,27; III,21; VI,12; X,8,9; troisième décade, IV,8.

<sup>39</sup> I,19.

<sup>40</sup> X,8.

<sup>41</sup> IX,17.

<sup>42</sup> IV,10.

<sup>43</sup> troisième décade, IV,16,19.

<sup>44</sup> IX,16; troisième décade, 15,16.

*corixas*<sup>45</sup> ou *tenoras*<sup>46</sup>, la maison *boa*<sup>47</sup>, l'or *cauni*<sup>48</sup>, et que donc le nom du chef Caunaboa signifie «maison de l'or»<sup>49</sup>... A l'occasion du quatrième voyage de Colomb sur les côtes d'Amérique centrale Martyr fait une tentative de bilinguisme et indique la traduction de quelques mots taïnos dans d'autres idiomes indigènes, informant ainsi son lecteur que «cacique» se dit là-bas *quebi* ou *tiba* et «taïno» *sacco* ou *iura*<sup>50</sup>.

Signalons enfin que Petrus Martyr applique aux noms propres le même traitement qu'aux noms communs, et qu'il convient alors de distinguer les noms de lieux des noms de personnes. Les noms de lieux obéissent à deux règles distinctes selon qu'il s'agit de l'Ancien ou du Nouveau Monde. Pour l'Europe Petrus Martyr utilise les noms latins. Ainsi le Guadalquivir devient dans le texte le Betis<sup>51</sup>, Medina del Campo Methymnacampus<sup>52</sup>, etc... De même pour les vents utilise-t-il les termes familiers aux navigateurs romains, Zéphyr, Favonius, etc..., en général sans autre précision. Pour les îles, les places et les fleuves du Nouveau Monde Petrus Martyr ne possède pas de noms utilisés par Pline ou Sénèque. Il tient cependant à utiliser des noms latins et se met en devoir de latiniser les noms espagnols attribués par Colomb aux terres nouvelles, comme Hispaniola, qui devient tout naturellement un féminin latin de la première déclinaison, Santa Cruz, qui devient Sancta Crux<sup>53</sup> ou Esperanza, qui devient Sperantia<sup>54</sup>. Mais Martyr latinise aussi les noms taïnos, ce qui est moins aisé: l'orthographe de ces noms est souvent fluctuante dans le récit et Petrus Martyr se contente alors souvent de décliner les noms selon le modèle qui lui semble le plus proche, en respectant autant que possible le vocable d'origine: la région de Cibao devient ainsi, selon les pages, Cibao ou Cibauus<sup>55</sup>. Les noms de personnes posent en fait le même problème que les noms de lieux du Nouveau Monde: Petrus Martyr doit les latiniser. C'est ce qu'il fait pour les noms des Européens dont il parle, comme Christophe Colomb qui devient Christophorus Colonus<sup>56</sup>, Juan de Fonseca qui devient Joannis Fonseca<sup>57</sup>, lui-même qui devient Petrus Martyr au lieu de Pietro Martire. Il opère sur les patronymes indigènes

45 VIII,11.

46 VIII,4.

47 I,19; II,3,27.

48 I,19; II,27.

49 II,27.

50 troisième décade, IV,8.

51 II,6.

52 II,1; IV,6.

53 II,10.

54 V,9.

55 III,5,11,13; IV,4.

56 I,3.

57 I,21.

la même transformation que sur les noms de lieux, avec les mêmes fluctuations orthographiques: le chef Guarionex devient Guarionexius<sup>58</sup>, son frère Guacarani, Guacandarillus<sup>59</sup>.

Pour résumer, on peut donc observer trois manières d'intégrer le vocabulaire étranger dans le *De Orbe Nouo*: la première consiste à simplement indiquer dans une sorte de parenthèse l'équivalence dans les langues indigènes de tel ou tel terme latin, sans pour autant utiliser ce mot dans le récit; les objectifs de Martyr semblent alors être de satisfaire un goût personnel pour l'ethnologie, de conférer de l'authenticité au récit et d'accentuer le caractère exotique de celui-ci. La seconde façon de procéder apparaît lorsque Martyr donne l'équivalent italien ou espagnol de termes latins qui lui paraissent nécessiter une précision; l'objectif est alors de faciliter la compréhension du lecteur, voire d'attirer son attention sur un point important. Enfin, l'intégration est totale lorsque le chroniqueur décide d'utiliser directement, avec ou sans précision, et de manière fréquente, des termes étrangers latinisés, conjuguant ainsi les différents objectifs précédemment cités. Il est clair que si quatre langues se mêlent ainsi dans les pages du *De Orbe Nouo*, ce n'est pas dû à la négligence ou à la maladresse de l'auteur, mais bien à un double souci d'authenticité et de clarté. Petrus Martyr espérait ainsi satisfaire au mieux les lecteurs européens friands de nouveauté, et tout particulièrement ceux de son pays d'accueil et ses destinataires italiens.

Ces choix linguistiques furent cependant loin de faire l'unanimité. Si les lettres de Petrus Martyr obtinrent immédiatement un succès public considérable et furent extrêmement appréciées de leurs destinataires pour leur précision et leur vivacité, leur style et tout particulièrement leur lexique prêtaient à sourire parmi les érudits de Rome, surtout à une époque où le classicisme le plus pur régnait en maître. Martyr semble avoir souffert de cela et il charge plusieurs fois son destinataire de prendre sa défense. Cependant, il assume totalement ses choix, tant ils lui paraissent légitimes en fonction de ses objectifs. On peut ainsi trouver, à la fin de l'édition partielle de 1516 conservée à la Bibliothèque Nationale, un index des *uocabula barbara*, comportant à la fois des noms propres et des noms communs, repris dans l'édition complète de 1530 et indiquant clairement que ces termes sont partie intégrante de l'oeuvre. On peut aussi lire une justification de la main même de Petrus Martyr dans la seconde décade: «j'appelle *gossipium* cette espèce de duvet qu'ailleurs j'ai appelé *bombycinum* en me servant du terme italien: doivent-ils attribuer à l'ignorance ou à la négligence des libertés de ce genre, ces hommes latinissimes qui habitent le rivage de l'Adriatique ou de la Ligurie? Je ne veux pas subir toutes leurs vexations; je veux qu'ils

<sup>58</sup> V,1,10,11,12...

<sup>59</sup> II,19,21,22...

sachent que je suis un Insubre, non un Latin, que je suis né loin du Latium, puisque ma patrie est Milan; que j'ai passé toute ma vie au loin, puisque je suis en Espagne. Je voudrais que la même observation adressée à ces gens de l'Adriatique et de la Ligurie, toujours occupés à mordre, servît à justifier les mots de bergantines, de caravelles, d'Almirante, et d'Adelantade que j'ai empruntés à l'espagnol»<sup>60</sup>. Petrus Martyr justifie ainsi ses emprunts aux langues étrangères en les montrant comme volontaires et même nécessaires. Et pas un lecteur du *De Orbe Nouo* ne peut soutenir le contraire. Outre le renouvellement et l'enrichissement nouveau qu'ils constituent pour la langue latine du XVI<sup>ème</sup> siècle, ces termes étrangers contribuent à conférer à l'oeuvre une part d'exotisme dénué de tout artifice; par ailleurs n'était-ce pas la meilleure et la seule solution possible pour éviter la confusion et le ridicule et se montrer au contraire précis et exact? Grâce à son style et à son lexique Petrus Martyr écrit un latin vivant, plein de vigueur et d'originalité, et le plaisir varié que l'on trouve aujourd'hui encore à lire son oeuvre lui donne raison contre tous ses détracteurs.

<sup>60</sup> seconde décade, VII.